

écuelle d'argent, et l'hiver il portait une lévite de futaine, comme une personne naturelle.

Mais on se lasse de tout, même du bonheur ; Misère voulut mourir.

Se sentant un peu souffrant, il appela le meilleur médecin de la contrée. Ce praticien, qui ne manquait jamais un malade, lui signa promptement ses passe-ports pour l'autre monde.

Quand le forgeron fut mort, il alla tranquillement, avec son chien fidèle qui avait voulu le suivre, frapper à la porte du paradis.

Malheureusement l'apôtre porte-clefs a la mémoire longue ; lorsqu'il vit l'homme qui avait méprisé ses conseils, il lui dit en grognant :

— Vieil entêté, vous avez pu choisir le ciel, vous n'entrerez pas, c'est moi qui vous le dis.

Et, sans plus de cérémonie, il le mit à la porte.

Ce début ne plut pas trop à Misère ; mais, obligé de se soumettre, il s'en alla en purgatoire.

— Vous n'avez pas de petits péchés sur la conscience, lui dit-on avant qu'il fut arrivé à la porte ; il n'y a point de place ici pour vous.

— Il ne me reste plus que l'enfer, murmura Misère en soupirant.

Arrivé devant le palais de Satan, il tira la sonnette et un pauvre diable, maigre comme un cent de clous, qui remplissait les fonctions de concierge, ouvrit un judas, regarda du coin de l'œil, et reconnut le terrible forgeron qui l'avait si rudement aplati. Il tomba à la renverse, en criant à ses camarades de ne pas toucher à la porte, que c'était Misère qui avait sonné.

Personne n'osa placer un pied devant l'autre, et l'infortuné forgeron, après avoir attendu longtemps, fut obligé de s'en aller avec son brave chien.

Voilà pourquoi *Misère et Pauvreté* sont toujours de ce monde.

CHARLES NARREY.

LES OBSEQUES DE LAFFITTE

RACONTÉES PAR JULES JANIN

A. M. Sébastien Janin, à Saint-Etienne.

PARIS, 30 mai 1844.

Mon cher ami,

Tu penses bien que je n'ai pas manqué d'assister au convoi de M. Laffitte. Ces derniers devoirs rendus à un grand citoyen ont quelque chose de touchant et de solennel qui attire toutes les sympathies.

Parmi les hommes qui ont joué, en ce temps-ci, un très-grand rôle, il faut compter M. Jacques Laffitte. L'œuvre accomplie par ses émules en popularité, à force d'éloquence, d'esprit, de talent et, disons-le, à force de violence, M. Laffitte l'a accomplie par le sang-froid, par le bon sens, par la probité pratique du négociant honnête homme ; sa générosité ne saurait se dire. Lui-même, il n'y a pas six mois, un jour que je l'entendais causer au coin du feu, il racontait que dans le cours de sa vie, soit par pure libéralité, soit par grande faiblesse, il avait donné plus de dix millions de son argent, dans lesquels il n'est jamais rentré. « Ma meilleure affaire, a-t-il ajouté, la voici : En 1814, ma jeune fille était mourante, et moi j'étais au désespoir ! A la fin, Dieu la sauva ; dans la joie où j'étais je constitue, sur la tête de mes serviteurs et de quelques amis pauvres, pour cent cinquante mille francs de rentes viagères. La rente était à vil prix, quarante-cinq francs ! J'achète, et si bien que, par l'instinct progressive de mes obligés, j'ai revendu à cent et à cent vingt francs la rente achetée quarante-cinq ; donc cette fois il s'est trouvé que ma bienfaisance a été une spéculation admirable.

— Ce qui vous prouve, monsieur Jacques, disait-il à son petit-fils, qu'on peut être un bon homme et s'enrichir ! » Avec quelle grâce M. Laffitte racontait ces douces histoires ! Son œil était vif encore, son sourire affable ; l'indulgence respirait dans toute sa personne, et nul n'aurait pu dire, à le voir et à l'entendre parler ainsi, qu'il devait sitôt mourir.

Brave homme ! digne homme ! Sa vie est remplie d'anecdotes de ce genre, et l'on voudrait les raconter toutes. Malheur à ceux qui, d'une pareille mort, font un sujet de déclamation ! Malheur à ceux qui, devant un cercueil pareil, ne trouvent que des cris de haine et des accusations banales !

Ah ! c'est un grand malheur, quand il s'agit de l'oraison funèbre d'un homme tel que M. Laffitte, de ne pas se contenter de ses belles actions ! Mais nous gâtons les meilleures causes par nos passions lamentables ; nous sommes des factieux de dernier ordre, et plus nous sommes dans la sécurité et dans la paix, plus nous faisons de bruit et de tapage. Quel est le cercueil dont nous ne nous soyons pas servis comme d'un tambour ? Quel est le cierge funèbre dont nous n'ayons tenté de faire une torche ? Un homme vient de mourir en chrétien, en honnête homme, dans sa famille, entouré de calmes et silencieuses douleurs, le nom de cet homme va devenir un cri de guerre, et de son linceul nous ferons, s'il est possible, un drapeau pour l'insurrection !

Dieu merci, le cercueil de M. Laffitte n'a pas été en butte aux profanations et à la violence des partis. Une force imposante entourait le cortège, et chacun s'est maintenu dans les bornes et dans la décence d'une cérémonie religieuse. Hélas ! j'ai déjà assisté à bien des funérailles célestes ! M. le duc de Berry, assassiné par l'abominable Louvel ; le roi Louis XVIII, si heureux, si fier de mourir sur le trône de France et d'être enterré à Saint-Denis, où il attend encore son noble frère ; le général Sébastiani, Casimir Périer, Cuvier lui-même, le roi de la science, et le plus difficile de tous à enterrer, le général La Fayette, et celui-là que toute l'Europe a pleuré pour ses qualités personnelles, Mgr le duc d'Orléans... je n'ai pas vu de funérailles pareilles à celles de M. Laffitte ! Une armée accompagnait le cadavre, enseignes déployées : la trompette faisait retentir les airs de ses funèbres clameurs ; les canons roulaient avec un bruit formidable... On n'eût pas su le nom du mort, qu'il eût été impossible de le deviner. C'était véritablement le convoi d'un général d'armée mort à la bataille : M. de Turanne n'a pas été porté à Saint-Denis dans une pompe plus magnifique. Les gens à pied, les cavaliers, les musiques retentissantes, les deux Chambres, les savants et les poètes, les artistes qui avaient chanté à l'église les plus divines mélodies de Palestrina et de Hændel, cet appareil civil et militaire, ces habits brodés et ces blouses, ces maréchaux de France et ces ouvriers aux mains calleuses, ces étudiants, ces magistrats, cette foule attentive... qu'était-ce donc tout cela, sinon la manifestation la plus complète d'un deuil public partagé par chacun et par tous ? Dernier jour de popularité, il est vrai, mais la fête est complète.

Derrière le char marchaient deux hommes dont le nom seul est un chapitre bien opposé de la même histoire : Béranger et M. Thiers, le poète et l'historien de la démocratie moderne ; celui-ci qui parle aux passions les plus vives des peuples, mêlant la liberté aux joies du festin et parant la révolution française de la couronne de lierre des buveurs ; celui-là qui a fait monter l'histoire sur un cheval de bataille, donnant à l'histoire pour son marchepied la tribune nationale ; populaires tous les deux, M. Béranger et M. Thiers, mais à des titres bien divers : l'un, parce qu'il est pauvre, modeste, caché, silencieux, timide ; l'autre, au contraire, parce que le grand bruit qui l'entoure ne l'arrête ni la nuit ni le jour, et qu'il marche encore à cette heure à la clarté des incendies allumés par son livre.

De M. Thiers et de Béranger, de l'histoire et des chansons de ce siècle, M. Jacques Laffitte a été le patron. Il a aidé, il a aimé, il a encouragé ces deux hommes d'un génie si rare ! Sa maison leur a été ouverte ; il les a reçus à sa table tant qu'ils ont voulu y venir ; il leur a tendu une main plus que bienfaisante, une main amicale ; il les a aimés comme des enfants qui complétaient la gloire de cette maison

Laffitte, d'où la révolution de Juillet est sortie toute armée et précédée par un roi proclamé roi dans ces mêmes salons que la France a rachetés et rendus à leur propriétaire dépossédé. A côté de M. Thiers se tenait M. Arago ; à côté de Béranger, M. Dupin, appelé par hasard à cet honneur, et qui a payé cet honneur-là à l'insistant même, en prononçant un discours courageux et loyal, et dont la fermeté a bien étonné les applaudisseurs de M. Garnier-Pagès.

Après la vive et verte mercuriale de M. Dupin, messieurs les politiques d'estaminet ont voulu avoir leur ovation, et, naturellement, ils ont jeté les yeux sur Béranger, le poète national. Béranger est un petit homme grêle, fatigué, à la vue incertaine, les yeux cachés par de grosses lunettes, la démarche d'un bonhomme. Rien qui ressemble à un triomphateur par métier ! Il aimait tendrement M. Laffitte, presque autant qu'il aimait Manuel. Sa tristesse était vraie, profonde, sa fatigue visible. Les discours achevés, Béranger se retirait modestement aux cris de : *Vive Béranger !* quand soudain on le prend, on le jette dans une voiture de deuil ; les chevaux sont dételés, et voilà le poète de l'empereur mort traîné à bras par une trentaine de jeunes gens en casquette, la fleur des écoles. Tu penses si Béranger était malheureux de cette ovation ! Il avait beau prier et supplier : « Pardon, messieurs ! pitié, messieurs !... Vous êtes trop bons, messieurs ! » On voulait un triomphateur, on voulait un empereur, on n'eût pas le grand poète qui a conservé dans sa gloire tant de modestie et de bons sens. Ainsi avait-on fait aux funérailles de Lamarque pour M. le général La Fayette. On avait pris le général, on l'avait traîné du côté de la rivière. Trois heures après une promenade pleine de tumulte, le général La Fayette était rentré chez lui malade et sans qu'il ait jamais pu retrouver ses chevaux.

Il est vrai que le général La Fayette était l'homme des triomphes ; il avait, comme disent les comédiens, le *physique de l'emploi* ; sa vie n'avait été qu'une longue ovation. Mais Béranger ! nul au monde n'est plus modeste, plus caché, moins avide de renommée ; personne n'a renoncé plus complètement aux fumées et aux vanités de la gloire humaine : rare et beau caractère, sans contredit. Il faut le bien mal connaître pour le traîner dans un pareil triomphe ; aussi leur a-t-il joué un bon tour : à l'instant où il les voit le plus occupés à traîner la voiture qui l'emporte, Béranger, au hasard de se casser le cou, saute par la portière, et fouette cocher ! Les faiseurs d'ovation ne s'aperçoivent qu'à deux cents pas de là qu'ils traînaient un chariot vide : image trop fidèle des renommées et des traîneurs de renommée en ce temps-ci !

Ainsi M. Laffitte a été enterré sans scandale, au milieu des regrets les plus vifs. Partout, sur le long sentier qui sépare l'hôtel Laffitte des hauteurs du Père-Lachaise, on entendait de nobles traits à la louange de cet excellent homme. Que de gens il a sauvés ! que d'infortunes il a secourues ! Il a donné cent mille écus à un misérable pour qu'il respectât le pont de la Concorde ! Il a offert deux cent mille francs pour sauver les quatre sergents de la Rochelle, infortunés dont le sang a été si fécond en colères nationales ! L'histoire de Nodier est charmante. Nodier rentre un jour chez lui tout chargé de beaux livres qu'il avait achetés, et qui coûtaient beaucoup d'argent. « Mais, disait Mme Nodier, es-tu fou ? Et notre fille ! A quoi penses-tu donc ? » Elle était si triste, et Nodier était si bon ! « Console-toi, lui dit-il, notre fille est gentille, et elle ne manquera pas d'une certaine dot : j'ai placé cinquante mille francs chez M. Laffitte.

— Vraiment ! dit la jeune femme charmée.

— Vas-y voir ! » disait Nodier en plaçant ses livres sur les rayons.

Huit jours après, Mme Nodier s'en va chez M. Laffitte, un peu tremblante, et n'osant guère croire à sa fortune. Elle explique de son mieux à M. Laffitte la cause de sa visite. M. Laffitte écoute bien ce qu'on lui dit : « Ma foi ! madame, M. No-

dier est un indiscret ; il m'avait fait promettre de n'en rien dire ; mais, puisque vous le savez, l'argent est à votre disposition. »

Et la femme de revenir en toute hâte vers son mari. « Ah ! mon ami, c'était vrai, je les ai vus ! — Et qu'as-tu vu ? disait Nodier, qui avait oublié son gros mensonge. — J'ai vu les cinquante mille francs chez M. Laffitte ; ils y sont bien ! » Et d'embrasser ce mari prévoyant. Aussi Nodier a-t-il dédié à M. Laffitte son plus beau livre : *Souvenirs de la Révolution*.

A coup sûr, c'est bien beau, peut-être, d'avoir fait la révolution de Juillet ; mais une bienfaisance si aimable et si simple, c'est bien touchant !

NOS GRAVURES

Henri de la Rochejacquelein

(Tableau de M. Le Blant)

« Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi. » Ainsi s'écriait le héros de la Vendée, menant ses hommes au combat.

M. Le Blant a rendu avec une rare énergie des paroles qui sont devenues une véritable légende : geste, stature, attitude, le chef a tout, il est superbe de foi et d'entraînement, tandis que la foule de ses compagnons, armés de fusils, de faulx, de haches, est magnifique de vérité et d'expression. Chaque année, M. Le Blant, qui est encore jeune, se distingue par un progrès nouveau ; il a fait son chef-d'œuvre de maîtrise au dernier Salon.

VARIÉTÉS

L'amour de l'art :

Il plut à torrents depuis trois heures ; un arroseur public est assis sous une porte cochère, son appareil et sa lance sont à côté de lui. On l'entend murmurer :

— Cette sacrée pluie ne va donc pas finir que je puisse arroser !

* *

Entre deux mendiants :

— Combien gagnes-tu par jour ?

— Quarante sous.

— Quarante sous ! si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi, je ne donnerais pas ma journée pour quatre piastres.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

DÉCÈS

A Northampton, Mass., le 12 août 1879, Joseph-Rosario-Irénée, né la veille, enfant de M. Olivier Dragou, forgeron.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New York.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

Nouvelle maison. — Maison nationale. —

MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

— Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre ces rues St-Denis et Sanguinet.